

Ce fut court.

Il baissa la tête et répondit :

— Pas un . . .

— Quoi, poursuivit le directeur, ni une femme ? . . . ni un enfant ?

La fermeté du malheureux parut au moment de se démentir.

Il appuya sa main valide sur le côté gauche de sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur qui l'étonnaient, ses paupières battirent, deux larmes tombèrent de ses yeux, ses lèvres s'agitèrent, mais personne ne l'entendit prononcer ces mots : *Ma femme . . . mon fils . . .*

Puis, redevenant maître de lui-même ainsi qu'il l'était depuis des mois, il balbutia :

— Je suis seul au monde . . . Je ne laisse ici-bas ni un regret ni un souvenir, et personne ne s'inquiètera de savoir si l'homme qui va mourir était innocent ou criminel . . .

En face de cette résolution si visiblement inébranlable, le directeur se sentit vaincu.

Il n'insista plus et céda la place au greffier.

Ce dernier donna lecture au condamné du rejet du recours en grâce fait à son insu.

— J'avais refusé de signer . . . dit Pierre, je savais bien que ce serait inutile . . . Je n'en remercie pas moins très sincèrement les personnes qui se sont intéressées à moi malgré moi . . .

Le temps s'écoulait.

Les aides du bourreau commencèrent la toilette.

L'aumônier de la prison, vénérable ecclésiastique à cheveux blancs, un de ces prêtres admirables, modèles de charité et d'abnégation, qui passent leur vie dans l'oubli d'eux-mêmes pour apporter des consolations aux souffrances d'autrui, prit la main du condamné et se mit à lui parler à voix basse.

Pierre écoutait les paroles de l'apôtre du Christ avec une attention profonde et une expression de foi ardente.

Sa figure, par instants, s'illuminait.

On voyait qu'il était loin des choses de la terre.

Cependant, lorsqu'il sentit sur son cou le froid des ciseaux qui coupaient ses cheveux, l'effet produit fut soudain et terrible; il lui sembla que le fer de la guillotine le touchait déjà, il baissa vivement la tête par un mouvement tout machinal, mais il triompha presque aussitôt de cette sensation nerveuse et rendit à l'aumônier son attention tout entière.

Quand le vieux prêtre eut montré le chemin du ciel à l'âme prête à partir, il se tut et, après avoir embrassé paternellement le condamné, il appuya son mouchoir sur ses yeux pour cacher ses larmes.

La toilette était finie.

Pierre se leva.

— Voulez-vous prendre quelque nourriture ? lui demanda le gardien-chef.

— Non, monsieur, merci . . . Je n'ai pas faim . . . et puis, à quoi bon ?

— Vous ne désirez rien ?

— Une seule chose . . .

— Laquelle ? fit vivement le directeur. Si cette chose est en mon pouvoir, je vous l'accorde d'avance et de bon cœur.

— Je voudrais . . . répondit Pierre après une seconde d'hésitation, je voudrais vous presser la main à tous . . .

Toutes les mains se tendirent vers lui par un mouvement spontané.

Il les serra l'une après l'autre avec effusion.

Ce fut pendant quelques secondes une scène profondément émouvante, un spectacle étrange et saisissant.

Ce malheureux qu'allait frapper la loi trouvait, presque sur les marches de l'échafaud, d'honnêtes gens abandonnant leurs mains pures à l'étreinte de cette main qu'on prétendait souillée d'un crime abominable ! . . .

Un éclair de joie s'alluma dans les prunelles du condamné.

— C'est presque la réhabilitation . . . pensait-il. Je vais mourir du supplice des assassins, mais tous ceux qui m'entourent croient à mon innocence . . .

Il ne se trompait pas.

En ce moment et dans ce cachot, aucun des spectateurs de la scène que nous venons de décrire ne voyait en lui le véritable meurtrier de Frédéric Baltus.

Les plus sévères l'accusaient seulement d'égarer la justice en cachant le nom du coupable que certainement il connaissait.

— Avant de vous quitter pour toujours, balbutia-t-il, je veux vous dire : MERCI ! Vous avez eu pour moi de grandes bontés, monsieur le directeur, et je vous dois une grande reconnaissance . . . Vous m'avez donné, monsieur l'aumônier, la résignation, le calme, l'espoir . . . la confiance . . . Soyez béni ! . . . Vous avez adouci tous ma dernière heure par votre pitié . . . Vous avez touché sans horreur ma main qu'on croit sanglante . . . Merci du fond de mon âme ! . . . merci cent fois ! . . . merci à tous !

Le condamné ne luttait plus contre son émotion.

Elle déborda brusquement.

Un sanglot remplaça les paroles sur les lèvres, tandis qu'une pluie de larmes inondait son visage.

Le détenu qui, depuis quelques jours et quelques nuits, ne quittait pas la cellule du condamné à mort, subissait la contagion de cet attendrissement et pleurait à chaudes larmes.

Il prit la main de Pierre et, malgré la résistance de ce dernier, il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah ! s'écria-t-il ensuite avec impétuosité, les jurés et les juges se sont trompés tous ! . . . cette main est celle d'un honnête homme ! . . . elle n'a jamais fait couler le sang . . .

— Je le jure ! répondit le condamné d'une voix ferme, je suis innocent ! Dieu qui m'attend le sait bien . . .

Le moment du départ était arrivé.

L'aumônier se rapprocha.

— Du courage, mon fils . . . dit-il, venez . . . voici mon bras . . .

Pierre inclina la tête en signe d'adhésion, jeta autour de lui un long et dernier regard et, s'appuyant sur le bras du vieux prêtre, quitta la cellule.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour de la prison.

Il y monta suivi de l'aumônier et de deux agents.

Un gendarme prit place sur le siège à côté du conducteur.

Au signal donné, l'atelage s'ébranla.

Un piquet de gendarmerie à cheval formait escorte.

Le lugubre véhicule sortit de la cour et roula bruyamment sur le pavé de la ville de Melun.

Innocent ou coupable, le condamné n'avait plus que vingt minutes à vivre.

L'aube du jour commençait à poindre, grise et blafarde, au moment où la voiture cellulaire déboucha sur la place au centre de laquelle se dressait l'échafaud.

Un sourd murmure de la foule accueillit son arrivée.

Ce murmure s'éteignit brusquement et fut remplacé par un profond silence . . .

On entend les longs fourreaux des sabres des gendarmes heurter leurs bottes éperonnées . . .

IX

L'EXÉCUTION D'UN INNOCENT

Nous savons que Fabrice Leclère se trouvait avec Mathilde à l'une des fenêtres du troisième étage, et que Pascal de Landilly, en compagnie de mademoiselle de Civrac, née Greluche, occupait la croisée voisine.

À la minute précise où le panier à salade faisait halte, Fabrice se pencha pour ne perdre aucun détail de l'exécution.

Son visage était pâle comme celui d'un mort. Une flamme sombre luisait dans ses yeux.

Il avait la tête nue et tenait de la main gauche des gants de Suède qu'il tortillait fiévreusement de la main droite.

L'un de ces gants lui échappa sans qu'il y prit garde, et après avoir tourné dans l'air vint s'abattre sur la tête d'un spectateur placé devant la porte principale de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Ce spectateur, qui n'était autre que Claude Marteau, sur-